Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 74 (1986)

Heft: [5]

Artikel: Marguerite Burnat-Provins : amoureuse et visionnaire

Autor: Weid, Bernadette von der / Burnat-Provins, Marguerite

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-277950

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MARGUERITE BURNAT-PROVINS
AMOUREUSE ET VISIONNAIRE

Etrange Marguerite Burnat-Provins dont personne ne parla jamais hors de Suisse. Dans mon enfance, son nom était chuchoté par mes tantes, une aura de soufre et de scandale excitait la curiosité des adolescentes à qui on fermait le bec avec un « on ne parle pas de ces gens-là » qui nous laissait sur notre faim.

Marguerite naît en 1872 dans le nord de la France ; enfance confortable, cette petite a du goût pour la peinture, on la laisse aller à Paris où elle entre à l'atelier Jullian, bien connu et respectable. Elle peint gentiment, avec une bonne technique, se rend en Suisse, épouse Adolphe Burnat, architecte vaudois, et va vivre à La Tour-de-Peilz une existence douillette d'art et de petits thés de dames.

Sa vitalité ne lui permet pas de supporter longtemps l'inaction ; elle donne des cours d'histoire de l'art à Vevey, se rend de plus en plus souvent à Savièse, minicapitale artistique du Valais au début du siècle. Et puis, elle rencontre le grand amour, l'ingénieur Paul de Kalbermatten. C'est là que le scandale commence, elle quitte M. Burnat, vit avec son amant, « Silvius » comme elle l'appelle, et au lieu de cacher pudiquement sa coupable passion, elle la proclame à haute voix.

SILVIUS, OU L'AMOUR FOU

Marguerite avait écrit jusque-là de gentils ouvrages, « Petits tableaux valaisans », « Heures d'automne » ou « Le chant du verdier », illustrés par elle de gravures sur bois en couleurs.

Mais en 1908 éclate le « Livre pour toi », dédié à son cher Silvius, où la passion trouve des accents superbes, affreusement choquants il y a soixante ans, délicieusement érotiques aujourd'hui, mais toujours d'une grande beauté littéraire.

Marguerite épouse son Silvius en 1910 (après un divorce, horreur !), voyage en Europe et autour de la Méditerranée, écrit, dessine, se sépare de Paul en 1912. (Là, on ne peut s'empêcher de penser qu'une passion si dévorante doit être éprouvante pour le partenaire...)

Author et l'oiseau noir.

HALLUCINATIONS

Le 2 août 1914, jour de la déclaration de guerre, elle se trouve en villégiature dans un hôtel des Hautes-Pyrénées, et sous le choc, les premières hallucinations vont débuter. Des voix lui commandent de peindre, des visions sur les panneaux de porte de sa chambre lui apparaissent, et sa main est dirigée automatiquement par une force à laquelle elle ne peut résister. Ces tableaux hallucinés n'ont aucun rapport avec ce qu'elle peignait auparavant, elle est incapable de les produire volontairement. Qui plus est, elle les trouve souvent laids, et la même force lui indique les noms de ces personnages, noms étranges eux aussi,

Granobe aux yeux bombés, Arcasse le jaloux ou Guilana la circonspecte.

Le prof. Georges de Morsier, neurologue à Genève, fut si intéressé par ce cas hallucinatoire qu'il visita Marguerite et écrivit une étude fouillée sur ce cas étonnant : une femme intelligente, artiste, et menant une vie parfaitement normale, capable de décrire avec précision ses visions qu'elle apercevait : « dans le cerveau, entre les deux yeux, ou dans la chambre, à une certaine hauteur au-dessus du sol, et dans une légère nébuleuse ».

Ces portraits commencent à intéresser certains milieux, et en 1945 le peintre Jean Dubuffet qui songe à créer des

expositions d'« Art brut » lui demande de rédiger un texte et de prêter des photos de certains visages... L'art brut, il faut le préciser s'oppose à l'art culturel ; les sujets, les techniques n'ont aucun rapport avec la tradition et procèdent d'une invention tout à fait personnelle. Comme le dit Michel Thévoz, directeur du musée de l'« Art brut » à Lausanne « alors que des artistes comme Picasso ou Klee ont affronté la culture sur son terrain pour contester ses normes, les auteurs d'art brut tendent plutôt à l'éluder et se situer comme « indemnes de culture ».

LA NEUVE INVENTION

Le Musée de l'Art brut de Lausanne, qui contient plus de 4 000 œuvres, a vu l'intérêt d'ajouter une collection dite « Neuve Invention », portant sur des œuvres à mi-chemin entre l'art brut proprement dit et l'art culturel.

C'est dans cette collection « Neuve Invention » au Palais de Beaulieu que l'on peut admirer certaines œuvres de Marguerite, après une glorieuse exposition à la Galerie Vallotton à Lausanne et à la Galerie de la Cour Saint-Pierre à Genève.

Car, il faut bien le préciser, l'intérêt de cette femme, éprise du beau sous toutes ses formes, c'est que la valeur artistique de ses poèmes et de sa peinture est immense. Dire qu'au XXe siècle, on a trouvé des accents nouveaux pour proclamer une passion, dire qu'une œuvre picturale parfaitement originale a pu dormir pendant près de cinquante ans, voici une injustice à réparer.

Marguerite Burnat-Provins a continué à peindre et écrire jusqu'à sa mort à plus de 80 ans. Elle chante la nature, les bêtes, les plantes, la nuit, maintenant que les orages de la passion ont cessé. On remarque seulement que les noms des personnages de ses romans sonnent comme ceux des hallucinations : Maltroc, Pardélia, Mico, Amanès...

Bernadette von der Weid

Pour celles et ceux que cela intéresse, une « Société des Amis de Marguerite Burnat-Provins » a été fondée pour contribuer à la résurgence de son œuvre, et rappeler qu'elle est la fondatrice du « Heimatschutz » en 1910.

Adresse : Alice Pfister, Primerose 49, 1007 Lausanne.

Les éditions Valmedia à Savièse ont eu l'excellente idée de rééditer le « Livre pour toi » en 1985. Voici deux extraits de poèmes qui ont choqué nos grand-mères :

Laisse-moi crier : « encore, encore ».
Je ne suis pas la sœur de ces femmes aux yeux glacés qui se taisent.
Je tends mes mains impérieuses pour tordre et pour broyer, ma bouche vorace pour goûter encore aux essences enivrantes...

Va, tu peux me faire souffrir, et, si tu veux, me torturer.
La grande mer de mon amour porte une flotte de galères chargées de douceur, chargées de tendresse, chargées de pardon...

NANCY ET LEILA, CORRESPONDANCES

CROSS COUNTRIES

Les problèmes d'adaptation des personnes immigrées, déplacées, réfugiées sont d'actualité. Il est intéressant d'apprendre comment deux écrivaines bien connues en France vivent ce qu'elles appellent leur exil. L'une, Leïla Sebbar, évoque son Algérie natale et l'autre, Nancy Huston, ses racines canadiennes. Elles le font en 30 lettres qui s'échelonnent de mai 1983 à janvier 1985.

Sachant dès le départ qu'elles feraient quelque chose de cette correspondance, elles restent artificiellement naturelles ! Elles parlent de leur vie quotidienne, de leurs problèmes familiaux, de la manière de s'habiller de chacune, des vacances, des prénoms d'enfant... Nancy Huston se regarde en train d'être une bonne maîtresse de maison qui fait une tarte pour le dîner. Leïla engage la conversation avec les rares femmes qui osent boire un verre au comptoir d'un bar du quartier.

Elles discutent de leur attitude vis-à-vis de la prostitution, des femmes guerrières — Leïla nous donne une belle page sur le mythe de Jeanne d'Arc — de la politique... Elles évoquent leurs réunions à l'époque déjà historique de « Histoires d'Elles » et des « Sorcières ».

Mais le fond de l'entreprise est une analyse du choc des cultures que chacune a vécu. Nancy arrive à Paris baignée dans les mythes nord-américains sur la culture du Vieux Monde. C'est en français qu'elle se met à écrire. Elle explique comment ces mots nouveaux ont stimulé sa curiosité et sa créativité. Encore maintenant, si elle veut écrire en anglais, elle rédige d'abord en français et se traduit ensuite ! Il y a aussi les moments où elle ne se sent pas bilingue mais « deux fois mi-lingue », dit-elle, « ce qui n'est pas loin d'analphabète ».

Pour Leïla, il n'y a pas eu de changement de langue puisqu'elle n'a jamais parlé arabe. Le choc des cultures, elle l'a reçu dès sa naissance : une mère française, un père arabe qui abandonne sa religion, une cellule familiale mal acceptée des deux côtés. Et pourtant, elle est lyrique quand elle raconte la maison de son enfance dans un petit village algérien. Maintenant, c'est son père qui vit son propre exil dans un village de la province française. C'est en écrivant des romans que Leïla peut se construire un monde solide, « un lieu unitaire rassembleur de divisions », « un pont entre deux rives ».

Elles se penchent peu sur d'autres formes d'exil, l'exil immobile de celui qui ne se sent pas en harmonie avec son entourage, qui « est à côté désespérement » ou encore celui qui guette un bébé brésilien adopté par une de leurs amies françaises. Elles ne parlent pas de l'exil forcé.

Il y a beaucoup dans ces lettres, mais fallait-il qu'elles soient prises au sérieux au point d'avoir droit à une table des matières analytique ? — **(olg)**

Leïla Sebbar et Nancy Huston, Lettres parisiennes, autopsie de l'exil, Barrault, 1986.